

PHYSIOLOGIE
DE L'ÉCOLIER,

PAR ÉDOUARD OURLIAC.

Dessins par Gavarni.



PARIS.

AUBERT, ÉDITEUR, | LAVIGNE,

Place de ... | ...u Saint-André.

Livres illustrés.

Les Animaux peints par eux-mêmes, magnifique volume illustré par Grandville. — Les Fables de Florian, par le même artiste. — Les Femmes de Shakspeare, livre de luxe, orné de gravures anglaises. — Les Beautés de lord Byron, texte par Amédée Pichot, gravures anglaises du plus grand mérite. — Le Muséum parisien, texte par L. Huart, dessins par Gavarni, Daumier, Grandville et autres. — Les Fables de Florian, édition illustrée par Victor Adam. — Paris daguerréotypé, les rues de Paris avec texte explicatif et historique. — La Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts, trois gros volumes : 147 portraits des artistes et gens de lettres en réputation. — Les Fastes de Versailles, texte par M. Fortoul, gravures anglaises et françaises. — Physiologies par MM. Balzac, — Delor, — L. Huart, — Lemoine, — H. Monnier, — Maurice Alhoy, — Marco Saint-Hilaire, — Ourliac, — Philipon, — James Rousseau, — F. Soulié et autres; dessins de Daumier, — Gavarni, — Janet-Lange, — A. Menut et autres.

Les Cent-et-Un Robert-Macaire, texte par MM. Maurice Alhoy et Louis Huart, dessins par *Daumier*, sur les idées et légendes de *Ch. Philipon*, 2 beaux volumes, 101 dessins. Prix, 20 fr.

Le Musée pour rire, texte par MM. *C. Philipon*, *Louis Huart* et *Maurice Alhoy*; dessins de MM. *Gavarni*, *Grandville*, *Daumier*, *Bouchot* et autres, 3 beaux volumes. Prix : 30 fr.

Estampes.

Estampes d'encadrement, — Estampes de genre, pour albums, etc., — Modèles de figures, de paysages, de fleurs, d'animaux, — Ornements anciens et modernes, — Costumes de théâtre et de travestissements, — Costumes civils et militaires, — Dessins pour les fabricants d'étoffes, d'impression sur toile et sur papier, de broderies, de tapis, etc., etc.

Caricatures.

La maison Aubert a fondé les journaux qui publient des

PHYSIOLOGIE

DE L'ÉCOLIER.

IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON, A PARIS.

Physiologie
DE L'ÉCOLIER,

PAR

Édouard Ourliac,

VIGNETTES

DE GAVARNI.



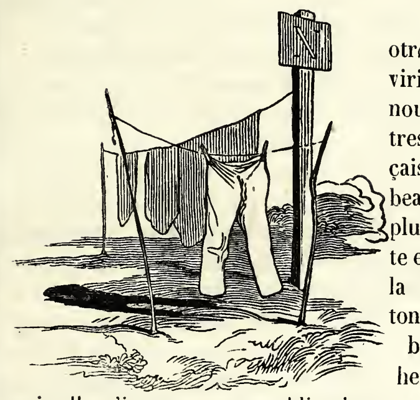
PARIS,

AUBERT ET Cie,
Galerie Véro-Dodat.



LAVIGNE,
Rue du Paon St-André, 1.

Préliminaires.



Notre toge virile, à nous autres Français, est beaucoup plus étroite et nous la mettons de bonne heure, mais elle n'impose aucune obligation.

C'est une espèce de vêtement tout d'une pièce, bifurqué pour les jambes, fendu à rebours depuis la nuque jusqu'au milieu du corps, garni à cet endroit de boutons qu'on ne boutonne jamais, d'où jaillit sans cesse, en

cascade majestueuse, un bon pied de chemise dont l'usage est si varié!

En un mot, c'est une culotte !

Je commence par un mot bien redoutable aux oreilles anglaises. Cela s'appelle prendre un sujet *ab ovo.*

Mais, quoi ! je ne serai guère lu par celles de ces dames qui ne savent pas le français , et celles qui le savent en ont bien vu d'autres.

Donc , le jour mémorable où le jeune citoyen jouit de cette prérogative extérieure de son sexe , ce qui arrive d'ordinaire entre la quatrième et la cinquième année pour les enfants d'une précocité moyenne , on lui achète un catéchisme , on lui donne deux tranches de pain frottées de confitures , et le voilà écolier pour long-temps , peut-être pour toute sa vie.

Ce jour-là est un jour de joie, les livres neufs, la culotte , les confitures , sont le miel dont on frotte les bords du vase amer de la science. Et quelle analogie touchante s'offre à moi ! l'enfant lèche l'enduit de ses tartines , déchire son livre , salit sa culotte ; reste le pain sec et l'école.

Le prétexte est que l'enfant doit apprendre à lire.

Il y a des parents qui avouent crûment qu'ils cherchent à se débarrasser de leur fils bien-aimé durant la journée entière.

Mais, je vous demande, quel peut être le sort du malheureux qui s'embarrasse de ces vingt ou trente enfants dont chaque famille s'est débarrassée ?

Ce malheureux qui peut être, selon les lieux et les circonstances, un homme ou une femme, n'a rien à leur apprendre, il n'a qu'à les garder. Ceci n'est point encore l'école, c'est une sorte de troupeau et de parc. L'infortuné ! que ne garde-t-il plutôt les dindons!

Elle avait bien compris ceci, la bonne tante Chapelet !.... Qui sait ce que cette pauvre femme est devenue ?

C'était à quelques pas hors la ville, dans un faubourg où s'étaient amassées quelques maisons misérables. On entrait par la boutique de M. Chapelet, qui était menuisier, et dès les premières marches de l'escalier branlant et vermoulu, on entendait un babillage haut et confus, comme un bruit de cigales dans les champs en plein midi.

Il y avait là une vingtaine d'enfants des deux sexes, mais tous en robes et tous bavards, tous

bruyants, tous pleurants, tous gourmands, tous jaloux et tous barbouillés.

Il n'y avait là de calme que le crucifix noir au fond sur la muraille nue, et, à l'autre bout, la digne tante Chapelet assise sur sa chaise, les lunettes sur le nez. Tous deux dominaient la scène, et tous deux se regardaient. Même sérénité, même patience, même résignation, même attitude souveraine, même toute-puissance. La tante Chapelet semblait consulter le Christ, et le Christ semblait encourager la tante Chapelet.

Je l'appelle la *tante* Chapelet, parce que c'est le nom qu'on donne en ce pays-là aux maîtresses d'école. Ce n'est pas moi qui blâmerai ce nom doux et maternel. Le bon sens de ces braves gens a deviné cette règle touchante de l'enseignement religieux, qu'il faut que l'enfant puisse appeler son maître *mon père*.

Quand je dis que la tante Chapelet avait compris sa profession, c'est qu'elle avait à sa droite, dans l'attitude du soldat au repos, un roseau de douze pieds environ qui, de la place qu'il occupait, pouvait atteindre à toutes les extrémités de la salle; et dès que les marmots dépassaient çà et là la limite voulue d'ordre et de silence, ce

roseau s'allongeait et leur donnait sur les doigts sans que la bonne madame Chapelet sourcillât. On voit que la comparaison du pasteur est exacte jusqu'à la houlette.

Il y avait de mon temps des maisons où l'enseignement avait la prétention de marcher plus vite, et, tout en abordant les mystères de l'A B C, on livrait aux enfants de grandes tables creuses pleines d'un sable fin et de longues ardoises où la salive effaçait l'écriture.

A force de soins et d'application, les écoliers parvenaient à figurer sur ce sable les compartiments d'un jardin anglais avec fossés, bassins, bosquets, labyrinthes et cascatelles.

Quant aux ardoises, j'y ai vu exécuter d'une manière surprenante, pour un âge si tendre, le profil d'un homme qui fumait.

Ces écoles s'appelaient l'*Enseignement mutuel.*

Il m'en reste un souvenir bien fait pour frapper de jeunes imaginations, c'est qu'on allait en rang, en marquant le pas comme des grenadiers, se poster en demi-cercle devant des tableaux abécédaires où des enfants qui savaient peu étaient instruits par un autre qui ne savait rien. Quoi de plus mutuel, je vous le demande?

Mais, qu'importe? homme ou femme, fille ou veuve, prêtre ou laïque, qu'elle soit trois et quatre fois bénie la douce créature dont la patience parvint à nous apprendre à lire, ce bienfaiteur qui demeure presque toujours inconnu. On apprend à lire comme on apprend à voir, à marcher, à parler, sans savoir comment.

Je me souviens seulement que, vers l'âge de quatre ou cinq ans, je dévorais les Œuvres de cet aimable Berquin et les Aventures admirables de Robinson Crusoé, et je ne sais à qui je dois ces premières et ces plus pures joies de ma vie.

Je ne connais rien de plus difficile, de plus charitable, de plus rebutant que d'apprendre à lire à un enfant, si ce n'est pourtant d'apprendre à lire à une personne raisonnable.

Quand vous avez démontré pour la vingtième fois à votre écolier que *b* et *a* font *ba* et quand pour la vingtième fois l'écolier a dit *bu*, essayez, fût-il votre fils, de ne pas casser la tête à votre écolier ?

Calculez maintenant ce qu'il a fallu de bonté, de dévouement, de patience, de résignation en France, pour que le plus sot des journaux ait trois mille abonnés.

Mais jusqu'à présent, l'écolier n'a rien montré de son personnage, ce n'est qu'un enfant qu'il faut laisser manger, pleurer, dormir et le reste. Vous ne soupçonnez pas toute la malice qui couve et mûrit sous ces cheveux blonds. Vous ne devinez pas les coliques, les fièvres chaudes, les phthisies pulmonaires, les rhumes, les catarrhes, les transports au cerveau qui s'amassent pour les professeurs entre cette casquette en coup de vent et cette culotte si mal boutonnée.



L'école buissonnière.



e plus beau jour de la vie, au moins au même titre que celui où l'on se marie, où l'on remporte son premier prix, où l'on gagne sa première bataille, où l'on fait sa première sottise, etc., etc., c'est celui où l'on jouit en toute propriété d'un encrier et de quelques plumes.

Avec quel soin on remplit la bouteille, avec quelle dévotion on la renverse, avec quel zèle on se noircit le nez et les doigts ; de quel courage on griffonne sur tous les chiffons de papier ; de quel cœur on barbouille son cahier, son banc, sa table, sa veste, sa culotte, son mur, et comme tout l'univers se concentre dans un pâté d'encre.

Ce premier encrier n'est pas sorti de ma mémoire : c'était une belle et bonne écritoire, faite d'une fiole enchassée dans un morceau de liége carré, percé d'un trou à chacun de ses angles; elle dura peu, mais je revins le premier jour chez mon père sous la couleur d'un esclave africain.

L'enseignement primaire est difficile à définir. Il est certain qu'on en sort sachant écrire, mais il est inconcevable qu'on y parvienne après un temps assez confusément distribué entre l'éducation des hannetons, la confection des cerfs-volants, le pugilat et le dessin à la plume et au charbon dans tous ses raffinements.

L'école est obligatoire tous les jours, sauf le DIMANCHE et le JEUDI, gravés en traits de flamme dans la mémoire de l'écolier. *Dimanche ! jeudi !* qui nous dira quels beaux ciels, quels horizons dorés et magnifiques s'entr'ouvrent à ces mots-là! Combien ces jours sont gros de promesses joyeuses, et comme ils nous dérobent tout le reste de l'avenir ! Mais aussi, qui nous dira, quand ils finissent, quel voile sombre s'étend sur le jour qui les suit, crêpe funèbre où se dessine, parmi les décors fantas-

magoriques de la classe, la pâle silhouette du maître d'école !

Je ne serais pas éloigné de croire que cette horrible pensée d'aller à l'école tous les matins, a déposé dans de jeunes âmes ces premières couches de lie qui aigrissent les caractères.

Il est, à la vérité, un moyen d'esquiver ce souci, qui est de s'habiller avec soumission, de ranger ses livres docilement, de remplir son panier avec courage, d'embrasser son père et sa mère, de partir exactement à l'heure et de s'en aller d'un grand zèle à Montmartre,



ou sur les quais, ou sur les boulevarts, dans le recoin de Paris le plus éloigné de l'école et du maître; après quoi, l'on revient par le même chemin comme si de rien n'était.

Cette méthode présente des écueils.

1° Le maître a coutume d'exiger une attestation des parents, qui dit comme quoi ils ont retenu leur enfant.

2° Il n'est point de statue, de pétrification subite, de congélation magique, ni le Commandeur du Festin de Pierre, ni la salaison de la femme de Loth, ni l'Ajax foudroyé, qui puisse donner une idée de la transfiguration de l'écolier s'il vient à rencontrer quelqu'un de ses parents, ce qui peut lui arriver toujours et ce qui lui arrive souvent.

Le simple aspect d'un parent ou même d'un ami de la maison s'envenime, à cet instant terrible, de toutes les puissances de l'œil du basilic sur le dernier moineau. L'enfant pâlit, s'arrête, et entrevoit tout ébloui des milliers de chandelles multipliées par un nombre indéfini de taloches. On a vu de ces petits malheureux confondus, fascinés, égarés, s'aller offrir d'eux-mêmes aux regards de l'oncle, du père ou du maître qui ne les avait pas vus.

Nous sommes trop juste pour dissimuler quelques avantages de l'*Ecole Buissonnière*, que nous soumettons aux réflexions des parents.

L'enfant errant des journées entières sur le pavé de la capitale, peut, s'il est observateur, devenir de première force dans les exercices de



la balançoire, de la *fossette*, du *cheval fondu*, et des bains à quatre sous.



Il peut s'orner l'esprit, se meubler la mémoire de tous les répertoires littéraires et gymnastiques des acrobates, marionnettes, charlatans, marchands de cirage, joueurs d'orgue, équilibristes, jongleurs, bohémiens, chiens savants, alcides, enfants à deux têtes, aveugles, escamoteurs, paillasses, etc., etc., qui égaient et embellissent les carrefours.

Il peut apprendre l'argot, le jeu de bouchon, et s'élever même, s'il a de l'abord et de l'ouverture, jusqu'à la connaissance de quelques jeunes filous.

Voyez celui-ci, qui s'en va le long des maisons, la tête basse, son panier d'un côté, son livre de l'autre;

Il se retourne de temps en temps;

Il arrive au bout de la rue;

Il se retourne une dernière fois, il jette un regard curieux çà et là, jusqu'à la porte de sa maison, il se détourne brusquement et se met à courir. — Le voilà loin, le voilà hors de vue, le voilà sur les quais.

Il reprend une allure plus lente, d'autant qu'il sait que le temps ne lui manque pas; son cœur ne bat plus si vite : il s'ennuie déjà.

Il passe devant un marchand de gravures, de vieilles images, de caricatures, il les a vues cent fois, mais il les regarde encore.

Les bouquinistes viennent d'étaler, il parcourt les volumes, il les feuillette, les entr'ouvre avec un discernement particulier des plus mauvais; il se met à lire enfin tout de bon les *Aventures de Mandrin*, les *Amours de Napoléon*, le *Manuel du farceur de société*, *Sacripanti ou les Brigands de la Calabre*, les *Chansons grivoises*, le *Tableau de l'amour conjugal*, les poésies ba-

dines de Piron, jusqu'à ce que l'étalagiste im-



patienté lui arrache le livre des mains et le chasse : il s'en va avec un chapitre de Faublas sur le cœur, un grand coup de pied autre part, et voilà comme il prélude aujourd'hui à son éducation physique et morale.

L'écolier oublie vite les offenses.

Le marchand en est quitte pour une écaille d'huître lancée de loin, pour une poignée de sable, ou de plus loin un seul mot passionné : VOLEUR !



O bonheur! voici un homme qui dresse une tablette sur deux bâtons croisés en X. L'écolier l'a flairé, c'est un paillasse, il le connaît d'ailleurs, il sait par cœur tout ce qu'il va dire. L'homme ôte son chapeau et met une perruque, quitte son habit et endosse une veste rouge, et puis il chante à pleine voix pour amasser la foule.

L'écolier est au premier rang, l'homme fait le moulinet pour agrandir le cercle et de son bâton lui caresse l'échine ; mais rien ne l'em-

pêche : on le chasse à travers deux rangs de badauds, il rentre par-dessous les jambes d'un cuirassier.

Voici que le jongleur demande pour sa démonstration une personne de bonne volonté, c'est-à-dire une victime, l'écolier se dévoue. On le campe au milieu du cercle, et on lui fourre dans le nez une pincée sternutatoire ; le tout dans le but de divertir l'assemblée : le malheureux éternue une grande demi-heure au milieu des rires sans oser se plaindre, et on ne le lâche que la bouche en feu, le nez en sang, les yeux hors de tête.

S'agit-il de tirer une carte au hasard, de



couper un prétendu ruban qu'on va raccommoder, de découvrir une muscade, ce malheureux enfant, qui a craint de s'ennuyer à l'école, sert de risée à la populace et reçoit les rebuffades du plus ignoble baladin.



Il s'arrête auprès d'un empirique et il évite à grand'peine qu'on lui arrache une dent, pour l'exemple. Il regarde un physicien ambulant qui le laisse une heure durant sous le feu d'une machine électrique, il passe auprès d'un marchand de savon à détacher qui le happe au

collet et lui couvre sa veste d'ordure sous prétexte de la nettoyer.

Mais, qu'est ceci ? que veut cet homme ? on s'assemble autour de lui, il a déposé sur le pavé une petite litière d'herbe et de mouron, là-dessus se roule un serpent, une couleuvre, une hideuse bête toute vivante. Quand le reptile a épuisé la curiosité, l'homme tire d'une cage un oiseau, deux oiseaux, trois oiseaux qui *font les morts*, dit-il, et qui le sont très-véritablement depuis six mois.

Il les pose sur la litière en attendant qu'ils se réveillent à son premier commandement, et l'écolier ne les perd pas de vue ; il regarde le serpent, il regarde l'homme, il revient aux oiseaux, ne sachant trop qu'en penser. Les oiseaux demeurent plus morts que jamais et comme s'ils n'avaient fait autre chose de leur vie.

Le cercle suffisamment alléché par ces préparatifs, l'homme découvre une manne pleine de petites tablettes toutes noires ; et cet homme qui a tant parlé de serpents et d'oiseaux, vend tout bonnement du cirage.

— Messieurs ! crie-t-il, le soulier le plus sale, j'en fais un vrai miroir ! Une personne de bonne volonté, il n'en coûte rien !

— Du moins, pense l'enfant, voici qui est profitable et j'aurai mes souliers cirés.

Les souliers de l'écolier sont rarement propres. Il monte sur la sellette.

L'homme frotte, brosse, décrotte, lustre, cire, polit, et en effet, le soulier prend l'éclat d'une escarboucle, à condition que le cuir en sera brûlé demain par la corrosive composition.

L'opération faite, le jeune homme se mire complaisamment dans son empeigne, et met



l'autre pied sur la sellette, à quoi l'homme ré-

plique par une bourrade en disant que ceci suffit pour donner idée au public.

Le temps se passe, mais l'enfant s'ennuie : il s'avise parfois qu'on n'est pas tout à fait aussi triste à l'école. S'il pleut par malheur, la situation devient insupportable, où aller ? comment tuer les heures ? On a vu de ces jeunes gens passer une demi-journée dans une église, sous l'arche d'un pont, à regarder couler les égouts : le tout, plutôt que d'écrire dix lignes et d'apprendre une page.

Si le ciel est beau, les ressources abondent : et d'abord le matin, on va voir défiler la parade ; un régiment passe, musique en tête, on le suit, on marche à côté des tambours quand ils battent, de la musique quand elle joue, et l'on va au pas comme les compagnies, et l'on se détourne pour regarder ces rangées de moustaches, et l'on ferait dix lieues de la sorte ; si bien que e régiment arrive à sa caserne ou au Champ-de-Mars.

Au Champ-de-Mars il y a un exercice à feu : et ce sont encore deux heures bien heureusement employées.

Dans le temps des chaleurs, les bains de rivière suffisent à défrayer tout un jour ; mais si,

par un sort fatal, l'enfant, dans ces circonstances, prend le goût de la pêche à la ligne, c'est fini, il est désespéré, il ne fera autre chose toute sa vie, il s'immobilisera sur un parapet, il se moisira dans une eau fétide pêle-mêle avec ses asticots, de vieilles savates et des culs de bouteilles, c'est un enfant à noyer dès ce moment-là.

Car, il faut le dire ici en manière de parenthèse, l'écolier en général est d'une patience bestiale. Il y en a qui sont capables de planter et d'arroser tous les jours une vieille canne de jonc



dans l'idée qu'il en sortira quelque chose. J'en ai connu qui nourrissaient la passion de faire du verre et qui ont tenté mille expériences dans ce but.

Ce pauvre Gérard, l'auteur de Léo-Burkart, qui a perdu la raison maintenant et qui était dans son temps grand faiseur d'école buissonnière, m'a conté qu'il allait passer ses matinées au bord de la Seine, et qu'il y avait creusé un trou en manière de petit bassin, qu'il remplissait d'eau tous les jours, que la terre buvait l'eau sans cesse et qu'il avait employé tout un été à ce manége.

Il y a encore des écoliers qui couvent eux-mêmes les œufs des nids qu'ils ont découverts et qui consentent à les porter six semaines dans le creux de l'aisselle sans faire un mouvement qui les offense.

Il y en a d'autres, enfin, qui mâchent huit jours durant un morceau de caoutchouc ou gomme élastique, parce qu'au bout de ce temps elle se trouve suffisamment amollie pour se distendre en manière de globule, qui se remplit d'air et qui éclate sous le doigt avec un petit bruit qui en vérité n'en vaut pas la peine.

Nous abrégeons les preuves d'une industrie

courageuse et persévérante qui ferait pâlir les Latude, les Pélisson et tous les forçats qui s'occupent de leur évasion ou qui creusent à la pointe du couteau des tabatières dans un noyau de cerise.



L'intérieur de l'École primaire.



Nous savons ce qui se passe hors de l'école, nous jetterons un coup d'œil sur l'intérieur de cette terrible institution.

Le maître d'école est d'ordinaire un jeune homme en ce temps où le professorat est si chargé de jeunes sujets qu'il ne restera bientôt plus d'élèves. Il devient rarement vieux, à moins

qu'il ne soit d'un extrême endurcissement, d'une ignorance profonde, d'une sottise aussi grande et d'un très-mauvais cœur ; le plus souvent quelque péritonite aiguë, quelque congestion cérébrale, quelque phthisie laryngienne l'emporte à la fleur de son âge avant qu'il ait pu s'illustrer par l'achèvement de quelques poésies ou le portrait de Napoléon à cheval en traits de plume. Pour la plupart, ils ont le tort d'être mariés; ce qui complique le gouvernement public de l'école d'une administration intérieure et du soin particulier de un ou de plusieurs enfants.

Le *maître*, pour parler comme l'écolier, est encore à déjeuner quand ses élèves arrivent le matin l'un après l'autre : que peut-il manger ? c'est un mystère. L'écolier curieux se fait là-dessus des illusions grandioses. Que peut manger un maître, si ce n'est tout ce qu'il y a au monde de meilleur, de plus rare et de plus secret ?

Il y en a qui mangent tout simplement à déjeuner une mouillette trempée dans un demi-verre de vin.

On remarquera peut-être que c'est le mets

qu'on donne aux perroquets quand on veut les faire jaser.

La classe est donc déserte, fraîchement arrosée et balayée ; les élèves s'y glissent lentement et s'installent; mais comment saisir cette scène multiple? Nous allons écouter aux portes; et dans le cas où nous serions chargé d'un rapport sur l'enseignement primaire en France, nous transcrirons exactement ce qui va se passer et se dire : encore ce moyen laisse-t-il à regretter le procédé des chœurs de la tragédie grecque.

Citons les personnages :

M. Desvergettes, le maître.

Madame Desvergettes, sa femme.

Bocquet.

Filipot.

Vinet.

Anatole.

Isidore.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Les sujets intéressants qui sont entrés les premiers se groupent et causent d'un air animé. Le jeune Filipot, qui a pris en chemin une grande résolution, passe la tête à travers la

porte et dit d'un ton profond : — Qu'est-ce qui



vient voir passer la revue ? Viens-tu voir la revue, Vinet?

Vinet. — Et l'maître ?

Filipot. — On y dit *zut*... y a personne chez nous... Viens-tu ?

Vinet. — Ah ben non , tant pire.

Filipot. — Ah ! que t'es *couenne*... j'y vas, moi.

Vinet. — C'est bon, ça va être dit au maître.

Filipot. — Oh! y dis pas, c'est bête.

Vinet. — Eh ben, donne-moi *quêque* chose.

Filipot. — Tiens, v'là mon couteau.

Vinet prend le couteau et s'enfuit. — Je le dirai tout de même... attrape.

Filipot consterné s'écrie : — Oh!...

Il lâche cette dernière injure — Méchant galopin! — et disparaît.

Vinet. — C'est moi qu'a un beau couteau!

Anatole. — C'est moi qu'a un hanneton.

Vinet. — Veux-tu changer?

Anatole. — J' t'en fiiiiiiiiche... et toi, veux-tu changer?

Vinet. — Ah quin! j'en ai plein chez nous d'z'hannetons.

Anatole. — Et ton couteau donc, tu peux ben le garder.

Vinet. — Eh ben! changeons.

Anatole. — Ça y est.

On ne peut s'empêcher ici d'être frappé de la mobilité de ces jeunes esprits, L'élève nommé Tonnellier entre dans ce moment, coiffé d'un chapeau de paille qu'il porte depuis peu.

Vinet. — Ohé, Zidore! v'là Tonnellier ! Oh! c'chapeau ! oh c'te tête !

Zidore bourre Tonnellier d'un côté, Bocquet le repousse de l'autre, et l'on crie de toutes parts : — Oh ! c'caloquet ! nous allons-t'y nous amuser.

Tonnellier grognant. — Lais-se-moi-donc-tran-quille, toi.

Zidore revient à la charge : — Oh ! c'nez qui vous fait, ohé mayeux !

Tonnellier impatienté. — M'sieu !

Bocquet. — Ah t'es capon, toi?... mayeux ! mayeux.

Tonnellier, — M'sieu ! m'sieu !

. . . .

INTERRUPTION.

On s'empresse de réparer ici un oubli notable dans la liste des personnages. Il doit être reconnu que Tonnellier, que madame Gallochat et son fils prennent une part assez vive à cette scène, et l'on prie d'ajouter :

Madame Gallochat,

Son fils Gallochat,

Tonnellier.

Revenons au jeune et infortuné Tonnellier dont il s'agit....

On lui effondre son chapeau de coups de poing. — V'là pour ton m'sieu !



Tonnellier. — Hi, hi, hi, qu'est-ce qu'on va dire chez nous ? hi, hi, hi.

Zidore. — Ah ben non, tais-toi, ça ne sera rien... ne le dis pas, hein ?

Tonnellier. — J'veux le dire, moi, hi hi, mon chapeau qui n'a plus de fond.

Zidore. — Nous somm'amis, tu sais, ne

pleure pas… tiens, j'te vas donner quéque chose pour la peine… V'là un crayon rouge.

Tonnellier. — J'en veux pas, d'ton crayon, j'veux un chapeau, hi, hi.

Zidore. — Tiens, v'là encore un bouton… tu vois, c'est gentil, c'est en vrai or.

Tonnellier calmé. — Nous serons amis, pas vrai?

Vinet. — Qu'est-ce que t'as dans ton panier ?

Tonnellier. — Du raisiné.

Vinet. — Donne-moi-z'en un peu.

Tonnellier. — Est-il *gueulard* donc, celui-là ! V'là pour Zidore ; toi, t'auras rien, t'es trop gueulard : v'là ce que c'est de demander.

Vinet. — V'là ce que t'auras, toi. — Il lui donne un soufflet éclatant. Tonnellier crie et appelle, on étouffe ses cris, on l'entoure, on lui fait les cornes.

Zidore monte sur une table et déclame : — Prêchi, prêcha, la chemise entre mes bras, le bonnet sur mes cheveux….

Une voix : — *Meg*'à vous, v'là m'sieu !

Zidore, dans son empressement, tombe du haut de la table en bas.

Un ami. — Bien fait.

Zidore. — Ça m'est égal, je ne m'ai pas fait de mal.

Il se met à pleurer.

Mais la scène change : le maître paraît à la



porte et crie d'une voix forte : — Gare là-bas, si j'y vas.

Sensation marquée.

Tonnellier. — Hi, hi, m'sieu !

Le maître.—Attends, attends, chenapan... J'vas vous en faire du train, moi.

Il entre.

Tonnellier. — Hi, hi, m'sieu! Vinet m'a bat....

Le maître.—C'est donc toi, savoyard, qui... (il lui détache une claque à tour de bras), et à genoux tout le temps de la classe!

Tonnellier. — Ho lo lo lo la la la, c'est pas moi qui hi, hi...

Le maître. — A genoux! obstiné!... Silence par là, ou j'en vais faire autant... Ah, tu as une mauvaise tête! et moi aussi... Nous allons faire la prière.

Tumulte, bruit de bancs et de vaisselle dans les paniers.

Le maître. — J'avais déjà dit qu'on devait déposer la mangeaille derrière la porte... dorénavant je la confisque... pour Azor... A genoux!

Il fait le signe de la croix: — *In nomine Patris...* Il jette un regard furieux à droite et à gauche. — *In nomine Patris...* J'te vas aller cingler, toi là-bas... *In nomine Patris...* — Tonnellier gémit encore d'une voix étouffée. — Qu'est-ce que j'entends?... *In nomine Patris...* Le maître lève la main pour un nouveau signe et la rabat violemment sur la nuque de l'élève le plus proche en ap-

puyant sur ces mots : — *In-no-mi-ne-Patris*, et-de-la-main-droite-animal !...

L'élève à demi-voix. — *Chameau !*

Le maître. — Qu'est-ce que tu as dit ?

L'élève levant les coudes. — Pas moi, j'ne dis rien.

Vinet. — M'sieu, il vous appelle chameau.

Le maître impétueusement. — On ne te demande rien, toi... enfant de rien du tout, ver de terre ! — Il court à Vinet et le secoue par les oreilles.

Vinet. — Holà, holà, c'est pas moi, c'est lui qui vous appelle cha-a-a-a-meau, chaaaameau, hou you you you you !

Le maître. — Ah les vermines !... vous voulez donc m'épuiser, m'assassiner !

Il paraît hors d'haleine. Gallochat se glisse dans la classe.

Le maître. — *In nomine Patris*... D'oùsque tu viens à cette heure, toi?

Gallochat. — M'sieu, m'man a dit comme ça que j'vous dise, qu'elle avait dit que.... que... elle n'avait pas fait cuire à déjeuner... et qu'il était trop tard.

Le maître. — Retournes-y et tout de suite, on n'entre pas après neuf heures.

Gallochat. — Mais, m'sieu...

Le maître s'élance après lui, il s'enfuit en criant.

Le maître. — *In nomine Patris et Filii et...* (Gallochat rentre à quatre pattes, le maître s'élance de nouveau; Gallochat disparaît, le maître continue): — *et Filii et Spiritus sancti...*

Les *élèves* sur tous les tons du miaulement: — *Amen*!

Zidore, après les autres, note aiguë, exagérée: — AMEN!

Le maître dévorant sa colère et les dents serrées.—*Veni, sancte Spiritus...* Ici, Bocquet, ici, scélérat: que je te casse un bras ou deux... Je te ferai suivre, moi!

Bocquet. — Si, m'sieu, je suis... *sancte Spiritus, sancte....*

Le maître avec un mouvement passionné. — Je vais t'en donner sur les reins, des *sancte Spiritus*... Apporte-moi ce que tu caches dans ta culotte.

Bocquet. — M'sieu, c'est mon déjeuner.

Le maître. — Viens-tu ?... (Boquet lui met dans la main un cornet de mélasse.) Vilain dégoûtant, tu ne l'auras pas, ton déjeuner, sau-

vage!... la brute, la brute elle-même, vaut mieux que vous, car au moins la brute... mercenaires!... *Veni, sancte Spiritus*, Bs — Bs — Bs — Bs — Bs — *incende* — Bs — Bs.

Les *élèves*. — Bs — Bs — Bs — Bs — Bs — AMEN !

La classe commence, le maître demande les leçons, on entend un frémissement de feuillets.

Tonnellier. — N'pousse donc pas, toi.... M'sieu !

Anatole. — Tiens, capon, va dire à m'sieu.

Tonnellier. — M'sieu !!!

Anatole. — Oh c'tte échinade après la classe, tu verras, va ! capon ! capon ! filou !



Le maître. — Natole, l'évangile ?

Tonnellier. — Bien fait.

Anatole. — Grand voleur, tu verras (il se lève et commence très-haut) : *En ce temps-là... là... à... En ce temps-là... à... En ce temps-là... à... Jésus... us... us...*

Le maître. — Sait pas, quinze fois l'évangile à copier.

Anatole. — Si, m'sieu, si, m'sieu... *En ce temps-là... à... à...*

Tonnellier, bas. — Bien fait.

Anatole. — *En ce temps-là à à*, (bas) filou ! filou ! (haut) *En ce temps-là... à...à...*

Le maître. — Copier trente fois.

Anatole. — Mais, m'sieu.... — Quarante fois. — Une injustice, nà. — Cinquante fois. — Ferai pas, nà. — Tu raisonnes!... — Le *maître* se lève. — Si, m'sieu ; si, m'sieu ; (plus bas) injustice, nà! filou, nà !

Le maître. — Zidore, l'Évangile.

Zidore se lève avec empressement et parle fort vite. — *En ce temps-là, En ce temps-là, En ce temps-là...* M'sieu, papa a été malade, j'ai pas pu apprendre tout.

Le maître. — Une attestation de vos parents ?

Zidore. — M'sieu, papa était malade.

Le maître. — Quinze fois à copier.

Zidore éclate en sanglots. —M'sieu, m'sieu, papa est malade... c'est pas moi... c'est papa qui est malade.

Le maître. — Je n'entre pas là-dedans.... Bocquet, l'évangile ?

Bocquet. — M'sieu , ça n'est pas dedans le mien.

Le maître. — Quatrième dimanche après la Passion.

Bocquet. —C'est Filipot qu'en a fait des cocottes.

Le maître avec un irritation concentrée. — Vous les copierez quinze fois, ces cocottes.

Bocquet. — Mais, m'sieu...

Le maître. — Silence, et obéissez... Vinet, ta leçon ?

Vinet cherche sa casquette , ramasse une plume et demeure long-temps sous son banc.

Le maître. — Vinet, je t'attends.

Vinet sous le banc. — M'sieu, je ne trouve pas le coton de mon encrier.

Le maître. — Tu n'as que faire de coton dans cette circonstance, il me semble. Récitez.

Vinet d'un ton très-haut. — En ce temps-là à à à...

Le maître. — Plus bas, nous avons le temps.

Vinet plus haut. — En ce temps-là-à.... Jésus...

Le maître. — J'ai dit plus bas... parlé-je allemand ?

On entend le chant d'un grillon sous les bancs. — *Cri-cri-cri-cri.*

Le maître. — Qu'est-ce qui souffle par là? J'vas le souffler, moi.

Vinet.—M'sieu, c'est *chose* qui m'empêche de réciter, avec son cri-cri.... il me le met dans le dos... *Félisque*, nà.

Le maître. — Qu'on m'apporte cet animal.

Félix. — M'sieu, c'est pas moi, c'est lui.

Le maître. — Apportez-moi cet animal, vous dis-je.

Félix en pleurs. — M'sieu....

Le maître impatienté. — Faut-il que j'aille le chercher ?...

Félix se cache sous son banc, Vinet vient déposer le grillon sur le bureau du maître.

Le maître. — Pauvre bête... bourreaux... sans-cœurs... Qui est-ce qui lui a introduit ce

papier dans le corps ? Barbares !.. (A Félix) Serais-tu content, si l'on t'en faisait autant ?... Si vous profitiez, savoyards, de ce que je vous montre... si vous écoutiez, cancres (il appuie sur les mots) : Jamais faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît... ça dit tout, ça... au lieu qu'ils ne savent qu'imaginer, ces *renégats*... il faut que je le dise, pour tourmenter, là, pour tourmenter à plaisir.... Souffre, souffre si tu veux... Mercenaires que vous êtes... Un maître qui consacre sa vie à leur donner des soins, une bête innocente qui ne leur a jamais fait de mal... tout leur est bon... ça leur est égal... Mais, si petit que soit un animal, il souffre comme vous : ce papier, qui vous semble peu de chose, c'est comme une bûche pour vous... Parce que ça ne se plaint pas, n'est-ce pas... vauriens... ça n'en souffre pas moins... Ça se plaint, ça crie, ça pleure, ça hurle comme vous... C'est vous qui n'entendez pas, bourreaux... Pauvre bête !... ils lui ont coupé la tête... les chenapans... Rendez-lui la liberté... tout de suite... (*On jette l'insecte par la fenêtre.*)

Tonnellier. — M'sieu, Zidore m'appelle *voyou !*

Le maître. — Silence !... Vous avez vu par l'évangile de ce jour combien il est difficile...

Tonnellier. — M'sieu, Zidore me donne des calottes.

Le maître. — Vous venez de voir par l'évangile de ce jour...

Tonnellier à Zidore. — Ah ben, finis, toi, je ne joue plus... M'sieu !

Le maître. — ... combien il est difficile.

Tonnellier allant à lui. — M'sieu, Zidore ne finit pas de me donner de grandes pichenettes sur le nez.

Le maître lui allonge un soufflet en appuyant sur ces mots — dif-fi-cil-le de par-don-ner les offenses... Tiens, vermine, et à genoux ! (Tonnellier fond en larmes.) Vous avez vu par l'évangile de ce jour combien... Mais ils ne savent rien, les cancres... et je m'épuise (il tousse) hum ! hum ! hum (violent accès) ! Vous voulez donc m'avoir les poumons, misérables... Ils veulent m'assassiner... Ah mon Dieu !...

Il cède à l'émotion, sa voix s'altère, ses yeux s'humectent, il s'essuie la figure de son mouchoir. Sensation profonde de stupeur et de compassion parmi les élèves.

Le maître. — Vous apprendrez l'évangile suivant... nous devons avoir fini à la Fête-Dieu... un évangile par jour, comme ça...

Il prend un livre qui indique qu'on passe à la dictée. Les cahiers s'ouvrent, les plumes s'apprêtent.

Le maître dictant. — *Le vieux Nestor répond en ces termes... Le vieux .. Nestor... répond en ces termes... aux envoyés...* Je te vas frotter les épaules, toi là-bas, va-nu-pieds.

Un élève écrivant. — *frot-ter-les-épaules.*

Le maître. — Tu écris ça, toi, ignare?... tu me confonds avec Fénelon... (il sourit) c'est pas mauvais... pauvre Fénelon! (Il reprend sa dictée) *dans le climat de l'heureuse Bétique... dans le...* je ne sais plus ou j'en suis... *Le vieux Nestor...*

Anatole. M'sieu, voulez-vous me tailler ma plume?

Le maître avec une intention maligne. — Monsieur, me prenez-vous pour un *tailleur!* je ne suis pas tailleur...

Les élèves avancés se mettent à rire. Le maître réprime à demi un sourire de satisfac-

tion et demeure quelques secondes sans parler. Il reprend sa dictée.

— *Dans le climat de l'heureuse*... non, ce n'est pas ça... *Le vieux Nestor répond,* virgule, *aux envoyés,* virgule, *du roi d'Ithaque* deux points : *Amis !* point d'admiration...

En ce moment Vinet donne sans aucun motif un violent soufflet à Tonnellier penché sur son papier. On s'étonne et Vinet s'écrie — M'sieu, Tonnellier, y me donne des calottes.

Le maître. — Ici, Tonnellier.

Tonnellier oppressé et stupéfait — M'sieu, c'est lui.

Le maître. — Ici, brigand... faut que tu sois bien féroce, toi (il soulève Tonnellier par les oreilles) !

Tonnellier. — Holà, holà, hooooolà (furieux) grande bête, nà !

Le maître. — Je t'anéantis, misérable..... tu es donc un fléau, tu es donc né pour le tourment des humains... On aurait du t'étouffer en naissant... Si j'étais ton père... Mais, les parents, c'est si indulgent... Je ne sais plus ou j'en suis... *dans le climat de l'heureuse Bétique*... savoyards !

Gallochat rentre avec sa mère et se tient

humblement derrière elle. La classe est interrompue, les élèves chuchotent.

Mme Gallochat. — Mande bien pardon, mosieu Desvergettes, sans vous déranger...

Le maître. — Comment, madame, je suis enchanté de l'occasion qui me procure...

Mme Gallochat. — L'petit est revenu chez nous, qui dit : Le mosieu m'a grondé. Attends, que j'dis, j'vas voir, ça n'sera rien. Il n'osait pas revenir comme ça tout seul.



Le maître. — Oh! madame, quel enfan-

tillage... Vous avez eu tort, Gallochat; pourquoi n'osiez-vous pas, mon petit ami?

Mme Gallochat. — Tu vois, petit, mosieu est bon... Vous savez, quet'fois y ne sont pas fâchés d'aller comme ça courir... Oh! mais, que j'dis, j'vas t'y ramener, j'vas y parler, au mosieu...

Le maître, — Madame, je suis enchanté de l'occasion...

Mme Gallochat. — Y a pas de quoi, mosieu Desvergettes... Allons, petit, ôte ta casquette, vlà ton panier, va avec tes petits camarades, et profite... C'est-il sage, c'est-il savant, tout ces petits messieurs-là?

Le maître. — Mais, Dieu merci, je n'ai point à me plaindre, ça va, ça va.

Mme Gallochat. — Ah dame! c'est pas tout des roses. Seigneur Dieu, qu'on doit avoir quet'fois du mal dans vot'état!...

Le maître. — Mais comme ça... il faut des soins.

Mme Gallochat. — Allons, à revoir, mosieu Desvergettes, excusez bien.

Le maître. — Comment, madame, c'est moi qui... (Elle sort. A Gallochat, d'un ton dur:) Veux-tu m'ouvrir ton livre tout de suite?

(Gallochat fait un mouvement pour rejoindre sa mère.) Veux-tu rester là, drôle (il le repousse sur le banc d'un coup de poing). Hum! hum! ouf!... *dans le climat de l'heureuse Bétique*... Bon, bon, ne vous gênez pas, continuez, là-bas, c'est fort bien.

Bocquet et Zidore se frappent l'un l'autre. — A toi le dernier. — C'est toi qui l'as. — C'est toi. Et *zut* et *zut!* — Et *zut* et *zut*!



Le maître. — Attendez, je vais me mettre de la partie.

Bocquet et Zidore passent sous le banc et se frappent alternativement en fuyant : le maître les poursuit.

Zidore. — C'est toi qui l'as.

Bocquet. — C'est toi.

Le maître les saisit, ils continuent de se renvoyer des tapes.

Le maître. — Ah! déchaînés (il les secoue par les cheveux), à genoux, et au pain sec tous les deux (ils se mettent à genoux); les savoyards (il reprend son livre): *dans le climat de l'heureuse Bétique...*

Zidore et Bocquet, rampant sur les pieds et les mains, s'approchent et continuent leur escarmouche.

Le *maître* s'élance. — Ce ne sont pas des enfants, ce sont des bêtes féroces... (il les sépare à grands coups). Viens ici, toi... et vous me le paierez cher tous les deux.

Bocquet à voix basse en tirant la langue. — Ohé, Zidore! Pst! pst! C'est toi qui l'as.

Zidore. — M'sieu... j'vas y dire ce que tu sais bien (Bocquet lui fait les cornes). M'sieu, vous ne savez pas ce que Bocquet a dit?... Il a dit comme ça que sa grande sœur s'en va sur le carré, et puis avec le voisin qui joue de la flûte, et puis qu'elle y a donné quatre sous pour qu'elle ne le dise pas...

Bocquet en même temps. — M'sieu, l'écou-

tez pas, c'est pas vrai... Eh bien, moi, j'vas y dire ce que t'as dit aussi.

Le maître. — Silence, vipères!.. vous portez le trouble et le déshonneur dans vos familles.

Le maître, comme on l'a dit, est marié, marié tant bien que mal, et son repos, son honneur, les mystères de sa vie privée sont à la merci de cette multitude étourdie d'où s'échappe tôt ou tard, comme des roseaux de la fable, la fatale rumeur : *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne!* Ainsi se mûrit quelque catastrophe.

Bocquet. — M'sieu, c'est pour vous, ce qu'il a dit... Il a dit comme ça...

Le maître. — Silence!

Bocquet. — Que madame Desvergettes...

Le maître. — Silence, vous dis-je!

Bocquet. — Que madame Desvergettes...

Le maître, à ce nom, fléchit :

L'enfant s'approche et lui dit le reste plus bas.

Le maître d'abord le repousse.

Puis il écoute.

Puis il fait répéter.

Puis il pâlit.

L'enfant étend ses révélations. Le maître laisse tomber sa tête dans ses mains. On fait silence, il se relève.



Le maître. — Mon Dieu ! quelle épreuve ! je n'y survivrai pas.

Il éclate et pousse Bocquet jusqu'à la porte.

— Sortez d'ici, malheureux, allez retrouver les parents coupables qui vous ont donné le jour.

Il revient à sa table.

Les élèves sont consternés, à l'exception de quelques-uns qui sourient et font des grimaces.

Vinet bâille.

Tonnellier louche.

Félix mange.

Anatole siffle.

Boivin glousse.

Francis dort.

Gilot danse.

Le maître. — Messieurs, après ce qui vient de se passer, je me vois forcé d'interrompre la classe ; vous pouvez vous retirer.

Les élèves reçoivent cette nouvelle avec acclamation. En cet instant paraît madame Desvergettes avec Bocquet.

Mme Desvergettes. — Pourquoi donc que tu chasses c'petit, Desvergettes ? Il se désole à la porte, c'pauvre enfant !

Le maître. — Il vous appartient bien de prendre sa cause en main !

Mme Desvergettes. — Tiens, qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce que t'as donc, mimi ? Il a donc été bien méchant, Bocquet ?

Le maître. — Sors d'ici, malheureuse !... que tu me fais dire.



Madame Desvergettes. — Ah çà, dis donc, toi, tu m'ennuies pas mal !

Le maître. — Vous n'avez pas de honte devant ces innocents ! Faut-il que je m'explique ?

Madame Desvergettes. — Explique-toi, qu'est-ce ça me fait ? c'est que tu vas voir, toi, à la fin !

M. Desvergettes entraîne sa femme dans la pièce voisine. Bocquet, qui a quelque raison de craindre les suites de l'explication, profite du moment pour s'esquiver. On entend des cris, une dispute, des sanglots étouffés. La classe se déchaîne et fait un horrible tapage; on escalade les bancs, on décroche les cadres, on danse sur les tables.

Vinet, monté sur un banc, chante :

Promenons-nous dans le bois
Tandis que le loup n'y est pas ;
Loup ! y es-tu ?.....

On entend pleurer madame Desvergettes.

CHOEUR DE CHANTS ET DE DANSES.

Trou la la, trou la la,
Le postillon de Longjumeau,
Le postillon de Long (*très-haut*) jumeau !

Le *maître* rentre échevelé. — J'en étais sûr, ils profitent des affreuses circonstances....

Il est interrompu par l'arrivée de madame Bocquet, qui paraît tenant son fils par la main.

Madame Bocquet. — Bien le bonjour, monsieur Desvergettes. Il me paraît que ces petits jeunes gens ne sont pas gentils.

Le maître. — Vous êtes bien bonne, madame, ils ne veulent pas toujours...

Madame Bocquet. — Je vous ramène l'petit... qu'est ben fâché...

Le maître. — Madame Bocquet, vous savez ce qu'il m'en coûte, mais votre fils s'est conduit...

Madame Bocquet. —Je n'sais pas ce qu'il a fait, mais, l'pauv' petit, il en est ben fâché; il en avait encore les yeux tout rouges, quoi!

Le maître.—Madame Bocquet, il m'est impossible... ma tranquillité, le repos de ma maison en dépendent...

Madame Bocquet. — Eh ben, c'est bon; si vous le prenez comme ça, mettez que j'n'ai rien dit : j'le retirerai, v'là tout. Pardine, on peut ben dire c'qu'il a fait, tant qu'il n'a pas assassiné...

Le maître. — Ce qu'il a fait !...

Madame Desvergettes s'approche encouragée par la présence d'une femme. Son mari parle longuement à l'oreille de madame Bocquet.

Madame Bocquet. — Ah, ah... dame!... après ça, vous savez ce que c'est que les enfants; il aura dit ça sans penser. Faut pas y en vou-

loir, je crois bien que vous avez trop de raison tous les *deusse* pour faire attention à une chose que dit un enfant.

Madame Desvergettes tout en pleurs. — Mon Dieu, si ; v'là pourtant comme monsieur est.

Madame Bocquet. — Les enfants, pas vrai, ça jacasse, et v'là tout. Je puis vous répondre que Bocquet ne le dira plus, il me l'a promis, il en connaît la conséquence.... Allons, petit, c'est arrangé ; demande pardon à M. et à madame Desvergettes, et dis-y que tu ne le diras plus... (Bocquet roule sa casquette entre ses doigts). Pauv' petit ! vous voyez, pas plus de méchanceté qu'un mouton. Allons, petit, M. Desvergettes te pardonne... N'est-ce pas, monsieur Desvergettes ?

Madame Desvergettes jetant les bras autour du cou de son mari. — Allons, mimi, pardonne...

Le maître. — Puisque vous le voulez... va t'asseoir, mon petit ami.

Madame Bocquet. — Ah! c'est bien, ça. Il sera sage, j'en réponds... Vous ne diriez pas, monsieur, madame, ça m'fait toujours de l'effet, les raccommodages...., nous somm' enfants

comme eusse... Bien obligée, monsieur Desvergettes.

Le maître. — De rien, madame,

Madame Bocquet. — A revoir, monsieur, madame.

Elle sort. Le maître fait deux tours dans la classe, porte la main à son front, prétexte une indisposition et donne congé pour aujourd'hui. Les élèves le remercient bruyamment et se répandent à la hâte dans la rue.

Voilà, sauf les variations, à quelles vicissitudes est exposé le cours quotidien de l'enseignement primaire.



L'Ecole de village.

Je l'ai vue il n'y a pas un mois — c'est une petite maison qui touche à l'église, qui dort sous le toit du Seigneur. Ce devait être autrefois l'humble et paisible presbytère.

Vous souvient-il, Adolphe, de ces vieux murs rongés de mousse qu'on découvre du haut de la maison de votre excellent oncle, et de ce ci-

metière plein de hautes herbes, et de cette petite fenêtre qui s'ouvre au milieu d'une épaisse tapisserie de lierre ; c'est, comme je l'ai su, la fenêtre du maître d'école.



Il vous souvient aussi qu'on nous indiqua ce

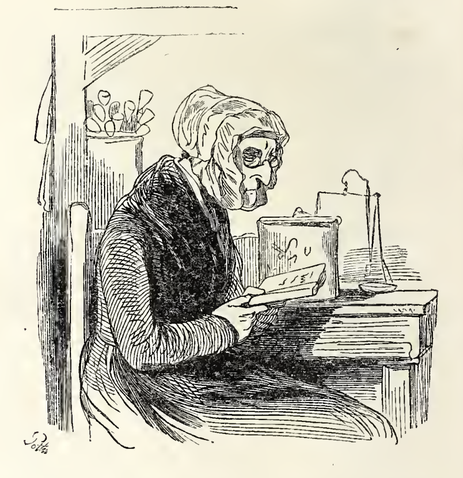
logis un jour que nous avions fini nos provisions de tabac.



C'est une petite porte sur la rue, derrière l'église. Au-dessus de la porte de l'institution on voit sur une planche l'insigne effacé des *manufactures royales.* Il y a là une salle basse, sombre et fraîche, simplement crépie, où glisse un rayon de soleil par la porte du fond qui va dans le jardin. Dix ou douze enfants en jaquette étaient debout çà et là, les uns près de l'unique

table en forme de pupitre, les autres amassés devant des pancartes accrochées le long du mur.

Filles et garçons, toutes ces têtes blondes se retournèrent et nous regardèrent en silence avec de grands yeux étonnés. On voyait dans un coin quelques joujoux brisés, une petite charrette peinte et sans roues, une petite lame de sabre ébréchée. Le maître était absent.



Telle est l'école de Vulaines dont la physio-

nomie littéraire s'écarte de notre sujet et nous coûtera peu. Il y avait sur la table du maître un bocal plein de pipes, un pot plein de tabac, des balances qui lui servirent à nous le peser, une boîte où il tient sa monnaie; dans cette école enfin — *on vend du tabac.*



Eugène.

Ce charmant pays me rappelle une scène qui fournit quelques réflexions sur la brièveté du temps scolaire à la campagne. Que faire d'un enfant qu'on n'emploie pas aux travaux de la terre et qui sait à douze ans tout ce qu'on peut lui apprendre dans son village?

Un dimanche, — c'était encore avec vous, mon cher ami — nous étions allés jusqu'aux bois de *La Madelaine*, cette belle lisière de la forêt, et il s'agissait de repasser la rivière de Samois à Héricy. Il y avait dans le batelet du passeur un petit garçon qui revenait

de Paris son paquet sous le bras. — On n'a



donc pas voulu de toi? disait le batelier. — On m'a trouvé trop petit, disait l'enfant.

Il était en effet très petit, très délicat, le teint pâle et semé de rousseurs, mais il avait une forêt de beaux cheveux à reflets dorés, des yeux bleus et clairs, pleins de douceur et d'intelligence, et de longues paupières blondes qui adoucissaient encore le regard.

Je me mêlai de la conversation. Il répétait d'un ton simple et résigné, avec un désappointement honnête et naïf, tempéré par cette idée qu'il n'y avait point de sa faute : — Ils ont dit que j'étais trop petit. — Et quel âge avez-vous ? — Treize ans. — Et qu'alliez-vous faire à Paris ? — J'étais en place chez un marchand de vins dans la rue Louis-Philippe, derrière l'Hôtel-de-Ville. J'ai vu Paul Louvain, reprenait-il en se tournant vers le batelier, c'est tout près. Il est bien, lui ; quand vous irez à Paris, allez donc le voir.



Cet enfant, qui n'avait que treize ans, cet enfant si heureusement né, si délicat et si jeune que l'homme de Paris avait eu honte sans doute et n'en avait pas voulu, on l'avait envoyé chez un marchand de vins, dans l'un des plus affreux quartiers de la capitale, où il eût servi des cochers ivres et supporté les propos, les rebuffades, les mauvais traitements de tout ce qui peut s'amasser de criminel et d'abject dans un cabaret de Paris!

Ils t'ont trouvé trop petit, cher enfant! Dieu soit loué! Ne grandis pas, ne vieillis pas, mon fils! Garde tes treize ans, tes cheveux épais, ton œil pur et ce visage serein avec lequel tu disais, en baissant les yeux, ton léger paquet à la main : — *Ils m'ont trouvé trop petit!*

Reste petit, reste faible, chétif, innocent, et reste dans ton village. N'y a-t-il donc plus une botte de foin à faner, une gerbe à lier, un coin de terre à bêcher, un seul arbre à écheniller dans la campagne; et tes parents, n'ont-ils pas encore un morceau de pain noir à te donner quand vient la nuit? Mon Dieu! quelle aveugle espérance de fortune abuse ces pauvres gens sur les misères de la capitale, et quelle

sombre passion les pousse à sacrifier leurs enfants dans les flancs d'airain de cet autre Moloch?

Ce ne fut pas tout. On touche à l'autre rive. Nous arrivons à Héricy, où nous prenons la Grand'rue. C'était un dimanche, comme j'ai dit; les femmes étaient sur leurs portes. Les gens allaient et venaient; le petit garçon du bateau marchait devant nous: on l'avait annoncé par des cris, on l'interrogea; dans un moment la nouvelle se répandit d'un bout du village à l'autre. On s'attroupait sur sa route, et ce fut une bordée de huées assourdissantes; on lui faisait honte de sa taille et de sa déconvenue, on l'arrêtait au passage, on lui faisait répéter l'aventure au milieu des rires, on l'accablait de grosses injures, on avait l'air de s'en prendre à sa fainéantise et à sa mauvaise volonté, on le menaçait de je ne sais quels châtiments.

L'enfant souriait sans se détourner, un peu étourdi de cet accueil, de ce bruit et de tous ces regards fixés sur lui.

Il n'y avait rien de bien sérieux dans ces clameurs, mais c'était une plaisanterie grossière

et dure qui me révoltait; une joie imbécile et moqueuse éclatait dans les yeux de ces femmes. L'une d'entre elles surtout le poursuivait de ses cris avec un acharnement inexplicable et ne cessa de répéter : — *Ah! le grand lâche!*

On eût bouleversé dans tous les sens le vocabulaire des injures qu'on n'en eût pas trouvé une qui convînt moins à ce cher enfant. Non, j'en suis sûr, ce pauvre petit n'était pas un lâche. Ce mot m'indigna.

J'entendis un peu plus bas une voix qui disait : — *Ce pauvre Eugène!* et j'en fus doublement charmé; parce qu'il pouvait compter au moins sur une âme compatissante, et parce que moi aussi je pus répéter tout bas : *Pauvre Eugène!* j'aurais été fâché de ne pas savoir son nom.

L'enfant s'arrêta quelque part. Nous marchions toujours et nous entendions de plus loin ces rumeurs confuses : le retour d'Eugène était devenu l'événement de cette journée, où l'on n'avait rien à faire. Je croyais ne le plus revoir quand je me retournai; il s'était remis à marcher : mais cette fois il donnait la main à une toute jeune enfant de trois ans, et une vieille

paysanne mise à la mode ancienne, et la tête penchée, marchait à son côté, sa petite sœur sans doute et son aïeule; les quolibets le poursuivaient dans cette compagnie attendrissante, entre ces deux faibles créatures incapables de le défendre. Il portait toujours son paquet d'une main; l'enfant qu'il tenait de l'autre trébuchait à chaque pas, le visage grave; le doigt dans la bouche : la vieille marchait à côté en silence, le front plissé machinalement, le regard fixe et les mains croisées sur sa poitrine. Soit qu'il n'eût pas d'autres parents, soit quelque motif plus fâcheux, il n'avait trouvé pour l'accompagner, pour le plaindre et le protéger au milieu des huées, que ces deux êtres, une enfant qui ne sentait rien encore, une vieille femme qui ne sentait plus. La contenance de ces trois personnages qui s'avançaient ainsi lentement ne me sortira jamais du cœur ni de la mémoire.

Que va-t-il faire à présent, ce pauvre Eugène? Retournera-t-il à l'école, retournera-t-il à Paris?

Il me revient une autre inquiétude qui m'est restée sur son nom, et vous savez, Adolphe,

que nous avons long-temps débattu s'il s'appelait Eugène ou Auguste.



La Doctrine chrétienne.



ous avons vu les inconvénients de l'enseignement dirigé par un homme marié, naturellement plus occupé de sa famille que des autres familles, et de ses enfants que des enfants des autres.

Mais s'il existait une réunion d'hommes débarrassés des soins de la famille par le célibat, des soins de l'ambition par une pauvreté volontaire, des inquiétudes de tout genre par une obéissance absolue, retenus dans

la morale la plus pure par des sentiments religieux, uniquement voués à leurs devoirs, s'en occupant jour et nuit, vivant dans la retraite et l'étude, uniformément répandus dans tout le royaume, cherchant partout les enfants du pauvre et leur donnant pour rien leur jeunesse, leurs veilles, leurs travaux et, avec l'instruction nécessaire, les notions capables d'en faire d'honnêtes gens et de bons citoyens, n'est-il pas vrai qu'on ne saurait rêver rien de plus parfait en fait d'institution primaire ?



Eh bien ! ce corps existe, nous l'avons sous les yeux, ce sont les frères de la Doctrine chrétienne : — et quand ces bons frères se hasardent parfois dans la rue, les enfants qu'ils instruisent leur jettent des pierres; et les hommes du peuple, qui leur doivent le peu qu'ils savent, les insultent et menacent de les égorger les jours d'émeute.

Cependant, Messieurs, des hommes qui, de leur plein gré, à la fleur de l'âge, sans aucun but d'avenir, sans espoir d'autre récompense que le mépris et les offenses de la foule, renoncent à tous les plaisirs et se condamnent à l'ombre et au travail pour apprendre tout simplement à lire et à écrire à de pauvres enfants, — voyez, pourtant, cela n'est pas tout-à-fait sans mérite.

Mais, disent les portiers philosophes, ils ont leur but. Ce sont des intrigants, ils ne visent à rien moins qu'à bouleverser l'État et à s'emparer du pouvoir.

En ce cas il faut avouer que depuis un siècle environ qu'ils furent institués par un héros inconnu qui s'appelait l'abbé de La Salle, ils ne vont pas vite en besogne. La conjuration est longue à mûrir; et depuis cent ans, ils n'ont

rien fait au moins qui puisse trahir leurs projets.

Mais, Messieurs, j'en suis sûr, il n'est jamais entré dans la tête du frère *ignorantin*, le plus ambitieux, de se faire dictateur; non, ils n'ont jamais pu penser que ce fût un moyen de parvenir au pouvoir suprême que de se consumer sur la *règle de trois* et l'écriture bâtarde; non, leurs dortoirs ne sont pas bourrés de canons comme une redoute; non, leurs crucifix ne sont pas affilés en poignards; non, leurs écritoires ne sont point des boîtes à cartouches, leur cuisine n'est point un arsenal, leurs poudrières n'ont jamais servi qu'à sécher l'écriture! Demandez aux ouvriers et aux enfants qu'ils instruisent, ils ne les ont jamais vus que lire, compter, faire l'aumône et prier Dieu, et ces bons frères ne leur ont jamais parlé que d'en faire autant.

O vous donc qui avez à peine du pain pour vos enfants, envoyez-les chez les frères de la Doctrine chrétienne; et vous qui êtes plus fortunés, ayez cette certitude que votre aisance vous prive de donner à vos fils l'instruction primaire la plus parfaite.

Le Collége.



on, je n'inscrirai pas ton nom dans cette œuvre frivole, maison vénérable; je croirais profaner des souvenirs qui me sont trop chers, un jour viendra peut-être où je pourrai te payer dignement le tribut de ma reconnaissance. J'y emploierai du moins toutes les forces de mon cœur et de mon esprit.

Mais figurez-vous mon profond étonnement et mon scandale quand au sortir de cette

maison tutélaire où cinq cents jeunes hommes fléchissaient à la fois sous le regard sévère du supérieur, où jamais un mot, un geste, une pensée ne m'avait appris qu'on pouvait rougir, où les maîtres en récréation jouaient avec nous comme des camarades, où nous les craignions comme des pères à l'étude, où la règle régnait en souveraine comme la discipline dans un corps prussien, où les châtiments étaient pourtant si rares et si simples ; où, quand par malheur ils étaient inutiles, nos pauvres maîtres ne savaient plus que monter en chaire, s'agenouiller et nous dire : — *Prions Dieu, mes enfants, pour un de vos condisciples, afin que Dieu ne l'abandonne point;* — figurez-vous, dis-je, ma stupeur quand au sortir de cet asile, où Dieu même m'avait conduit, je tombai dans un collége royal à Paris.

Que je vous dise tout de suite ce qui me frappa et ce qui se passe ordinairement dans ces classes :

Cinquante élèves, externes et pensionnaires, envahissent la salle en tumulte en attendant le professeur. On se pousse, on se culbute et l'on se distribue à l'avance des livres dont le titre m'épouvantait.

Le moindre écart, en ce moment de liberté, est de coller au plafond des boulettes de papier mâché, où pendent par un fil des figures grotesques découpées dont l'emploi est de récréer l'œil durant les ennuis de la classe.

Le professeur arrive, sa présence établit à peine une espèce de silence troublé par des toux ironiques sur les tons les moins spécieux. La prière n'est qu'un bourdonnement qui sert de prétexte à toutes sortes de clameurs et de refrains obscènes, fondus à peine dans le bruit des voix.

Il faut un bon quart d'heure avant qu'on ait ouvert les livres,

Trouvé la page,

Tiré les plumes,

Cherché les copies,

Préparé l'encre,

Pincé le voisin.

Le professeur demande les leçons, et cet homme est si malheureux et si mal obéi qu'il est obligé de faire descendre l'élève qui récite au pied de sa chaire de peur qu'on ne le souffle ou d'autre fraude. Or j'ai connu un élève qui déchirait tous les jours sa page des *Racines grecques* et la collait à cette chaire, où il la li-

sait tranquillement à couvert des regards du maître.



Si c'est dans l'hiver, un pensionnaire a jeté malicieusement dans le poêle un paquet de sel qu'il ramasse depuis six mois au réfectoire. Bientôt on entend un pétillement monotone et

continu. Le maître demande ce que c'est : on



hausse les épaules ; le pétillement va son train, on rit sous cape, il faut que le professeur descende de sa chaire, qu'il démêle la malice et qu'il éteigne le feu.

Un jour l'un de nos camarades, voulant renchérir, jeta dans la flamme un cornet de soufre ; un moment après, l'élève qui récitait se met à tousser : hum, hum ! Le maître tousse : hum, hum ! Nous toussons aussi : hum, hum !

et l'on n'entendait que râles et toussailleries de tous côtés. On découvrit enfin la manœuvre, mais nous faillîmes tous être asphyxiés.

Ce même élève, c'était le fils d'un apothicaire, apporte un autre jour une maudite drogue, dont j'oublie le nom latin, qui puait comme tous les diables. Le maître n'ose s'en



plaindre de peur de prêter au bruit et aux risées; mais enfin, c'est une rage, c'est une peste, on n'y peut plus tenir, on ouvre les portes,

les fenêtres, la classe est interrompue, et c'était encore de quoi nous faire périr.

Si c'est au printemps, celui-ci fait provisions de hannetons dans ses promenades, il en a plein un coffre, et dès le commencement il



les sème çà et là, sur les livres, les bancs et les habits de ses camarades, il ne tarde pas à recueillir... Brrrrrr, un hanneton prend son essor ; un second, un troisième, un quatrième le suivent, et bientôt ce n'est plus qu'une nuée et

un horrible bourdonnement dans la classe qui semble frappée d'une plaie d'Égypte.

Il faut avouer que ces hannetons, le plus lourd et le plus sot des insectes, ont toujours assez de malice de s'aller abattre sur le nez ou la toque des professeurs.

On passe aux devoirs, c'est-à-dire et c'est bien le cas *du plaisant au sévère — utile dulci !*

Tout à coup, au milieu d'un profond silence, une voix partie on ne sait d'où pousse un rugissement à toute force. — Ahiiii !!!!

Le professeur demande encore ce que c'est.



Vous remarquerez que, fût-il un héros ou un saint ou un archange à l'épée flamboyante, il lui est impossible de ne pas être en ce moment l'homme le plus sérieux, le plus ridicule et le plus bouffon de la terre.

Il demande toujours de quoi il s'agit. Quoi de mieux à faire ?

Que répondre aussi ? On ne répond pas et, tandis qu'il promène sur les bancs son regard sévère, la même voix pousse le même cri, mais à la vérité plus effroyablement. Ahi, ahi !!!!!

Cette fois, le maître a tout vu. Il s'adresse au coupable :

— C'est vous, Pâtureau ?...

— Moi, m'sieu, ne sais pas, connais pas, bredouille impétueusement l'élève, en dressant la tête, avec ce sérieux moqueur qui dénonce et la faute et l'audace la plus insigne.

Découvrons d'abord son procédé. Il s'est fait une longue étude de pousser cet horrible cri, sans ouvrir les lèvres et sans contracter un trait de son visage.

— Je vous ai vu.

— Moi, m'sieu, j'ouvrais mon livre ; c'est pas moi, m'sieu.... Et sans desserrer les dents,

regardant son maître en face.... *Ahi, ahi*, *ahi !!!!!...* Il fait trembler les vitres.

Que voulez-vous que fassent à cela huit cents vers à copier !

Il faut le dire ici, et c'était surtout mon sujet de scandale : il n'est pas de maçon, de planteur, de charretier qui parle plus insolemment à son manœuvre, à son nègre, à son cheval que l'élève de ces colléges à son maître.

Mais, voici qu'une fantaisie passe par la tête d'un de ces disciples ; il écrit sur un chiffon de papier : — *A trois heures moins un quart* — ROBIN DES BOIS — *faites passer.*

Le papier circule, la conjuration s'étend, la classe est avertie, les instruments s'apprêtent, l'orage s'amasse en silence. Cependant l'innocent professeur, calme, assuré, pérore, explique, tire sa montre, voit avec intérêt s'écouler les minutes et marche ainsi vers l'heure fatale, sans se douter quel signal funeste elle va donner et quelle horrible tempête va se déchaîner sur sa tête.

Les trois quarts sonnent !... Aussitôt, sur tous les tons, de toutes parts, à l'imitation de tous les instruments, sans qu'un œil sourcille,

sans qu'une bouche s'entr'ouvre, éclatent en chœur ces accords formidables :

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore !
Tu pars dès l'aurore
Le cœur content...

Le professeur épouvanté se lève et s'écrie — Toute la classe en retenue !

LE CHOEUR.

L'effroi te devance,
Ton coup est certain ;
La douce espérance
Te guide en chemin.
O peine cruelle,
Il faut quitter ta belle :
Mais le soir près d'elle
Te ramènera.....

Le professeur essaie de dominer l'ensemble — Deux semaines de retenue !!!

REPRISE DU CHOEUR.

Chasseur diligent,
Quelle ardeur te dévore !
Tu pars dès l'aurore,
etc...

Et rien ne peut exprimer la langueur des

cadences, la mollesse du mouvement, le moelleux et la grâce des voix vers ces dernières mesures de la fanfare :

Mais le soir près d'elle
Te ramènera...
Tra la la tra la la tra la la la la
la laire ! la laire la la hi la la hi ! etc...



Le professeur crie, peste, parle, on ne l'entend pas, la voix lui manque, *vox faucibus hæsit ;*

il s'agite, il gesticule, il se débat : pauvre homme ! il ne lui manquait plus que d'avoir l'air de diriger lui-même cette symphonie, et le voilà tout justement dans l'attitude d'un chef d'orchestre enthousiaste, d'un maître de chapelle dans son coup de feu.

J'en ai vu qui pâlissaient, rougissaient et finissaient par pleurer !... et je me souviens, avec mes idées toutes fraîches de respect et de discipline, de quelle profonde et douloureuse compassion je fus saisi à la vue de ce renversement inouï, de cette majesté déchue et dépouillée de tout son prestige, de ce souverain redoutable tombé au plus bas, demandant grâce pour ainsi dire au dernier de ses sujets, et combien j'étais étonné que ces cœurs de roche n'en fussent pas attendris. Ah ! c'est qu'en général du moins *cet âge est sans pitié.*

J'en ai vu qui sautaient à bas de leur chaire, jetaient leur toque et leur robe et couraient implorer l'assistance du proviseur.

Le proviseur arrive, le tumulte s'apaise, la classe est en retenue ; mais le temps de la classe s'est écoulé et le professeur a pris la jaunisse.

Non, voyez-vous, il est impossible que ces

enfants-là fassent jamais des magistrats intègres, des sujets supportables, une société heureuse et tranquille.



Les Professeurs.



l n'y a rien à dire contre l'Université sinon que c'est un corps qui n'est pas un corps, que ses professeurs, libres, ambitieux, chargés de famille, s'occupent naturellement de leur fortune, de leur avancement, vont dans le monde et s'embarrassent en même temps de toutes sortes de spéculations littéraires et politiques, qu'ils vendent leurs paroles comme ils vendraient de l'huile et de la cassonade, qu'ils se soucient de leurs importantes fonctions

comme d'un chef destitué, qu'ils vont parler deux heures par jour en classe avec autant de dégoût que les élèves en ont à les écouter, que sur cent écoliers qu'ils amassent, et dont ils savent à peine les noms, ils n'en daignent ouvertement surveiller que quatre ou cinq, et qu'au lieu de cent jeunes gens bien élevés ils forment une demi-douzaine de petits pédants qu'ils détournent de leur direction et dont le plus fort ne pourra faire peut-être un avocat honnête et médiocre.

Aussi j'estime l'Université à peu près autant qu'un corps enseignant de bonzes et de marabouts, car elle ne fait guère davantage pour l'éducation, les progrès, le repos des générations présentes et des sociétés à venir.

Il faut lui rendre pourtant cette justice qu'elle a essayé d'améliorer l'instruction. On employait autrefois huit ou dix ans à faire ses études, et l'on savait à peine un peu de latin et de grec; mais cela suffisait pour entrer dans quelque étude spéciale, et l'on avait appris à apprendre. L'Université a voulu qu'on apprît durant ces mêmes huit ans un peu d'italien, d'allemand, d'anglais, de mathématiques, d'histoire naturelle, d'histoire, etc. ; il en est résulté que les

élèves sauront beaucoup moins de latin et de grec, et pas un mot d'anglais, d'italien, d'histoire naturelle, etc.

Les effets déjà sont frappants. Un homme du métier nous disait que les éléves médiocres des anciennes classes étaient des sujets rares, et qu'avant dix ans on ne saurait plus rien en France. Il n'y a qu'à voir, la main sur la conscience, ce qu'on sait déjà maintenant.

Il y a des gens, il est vrai, qui disent qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre le latin et le grec ; de quoi n'en peut-on dire autant ? Il n'y a rien à répondre à ces gens-là, mais qu'ils prennent l'aune et la truelle.

Un des plus grands abus de la librairie, à qui l'on en reproche tant, fleurit dans la littérature universitaire : je veux dire ces éditions nouvelles des plus vieux classiques qu'on rafraîchit d'un avant-propos ou de quelques notes, et que les professeurs, d'intelligence avec les libraires parce qu'ils y trouvent leur compte les uns et les autres, forcent leurs élèves d'acheter tous les ans. Les *Racines grecques* sont les mêmes depuis deux cents ans : il ne se passe pas d'année scolaire qu'un professeur n'y colle son nom et n'en écoule forcément une édition à

son profit. Il n'est point de faiseurs d'almanachs, de libraires de pacotille, et d'écrivains faméliques, qui aient tenté rien de pareil.



Les Externes.



Il y a dans beaucoup de colléges des externes et des pensionnaires.

L'externe est le courtier, le commissionnaire, le pourvoyeur et pour ainsi dire le proxénète de l'interne. C'est par lui que le pensionnaire reclus communique avec toutes les choses prohibées du dehors. C'est l'externe qui fait ses achats et qui lui passe des objets de contrebande, c'est lui qui le fournit de poudre fulminante, de charcuterie et d'épices ; c'est lui qui lui procure le livre défendu, qui prend ses livraisons à mesure chez le libraire, et qui lui

loue au cabinet de lecture du coin le roman à la mode. C'est lui qui importe, comme on dirait aujourd'hui, la *civilisation* dans le collége, c'est-à-dire les notions les plus fraîches de la mode, des théâtres, du bal masqué, etc., etc. Il raconte tout ce qu'il a la liberté de voir, d'entendre et de faire ; il attise sans cesse les flammes de l'imagination de l'interne, qui montre un penchant singulier à *se civiliser*.

C'est parmi les externes, quand ils sont riches, qu'on voit le plus souvent ce qu'on appelle en argot de collége des *amateurs :* ce qui signifie, mieux qu'on ne peut l'expliquer, quelque chose de fat, d'avantageux et de petit-maître.

L'externe est, comme on voit, quant à l'interne un agent assez pernicieux, et c'est à grande raison qu'on l'exclut des colléges dans tous les bons ouvrages sur l'éducation. Quant à lui-même, placer au collége un enfant comme externe dans une ville comme Paris, sans précepteur ou répétiteur, c'est le lâcher sur le pavé, livré à lui-même, comme un mendiant ou un vagabond durant les sept ou huit années les plus périlleuses de sa vie, et l'exposer à tout ce qu'il

peut lui arriver de pis. Il serait plus simple et plus sûr de lui mettre tout de suite un rabot dans les mains.



Le désordre est tel dans ces grands colléges que l'externe peut disparaître impunément de sa classe pour six mois, pour l'année entière. A toute extrémité, une fausse attestation le tire d'affaire. Comment l'écriture des parents serait-elle connue du professeur qui ne connaît

même pas l'élève ? Un jeune homme pourrait également suivre les cours d'une classe quelconque sans acquitter les droits universitaires. J'ai connu des humanistes qui avaient fait leur rhétorique dans les carrières de Montmartre ou sur les ânes du bois de Boulogne ; cela s'appelle *filer*... C'est la même chose que l'école buissonnière, seulement on en occupe alors les loisirs à plus de frais et plus dangereusement.



Les Internes.



La condition des internes, dûment enfermés, serait donc la meilleure pour une bonne éducation physique et morale, si l'on pouvait se résoudre à les nourrir plus convenablement;

S'ils ne sortaient jamais et s'ils n'oubliaient en un jour de fête et de spectacle le peu de leçons qu'on peut leur avoir donné;

Si leurs parents ne venaient pour le moindre

châtiment implorer les maîtres et neutraliser leur pouvoir ;

Si l'éducation religieuse n'était nulle et si l'on ne leur apprenait simplement qu'il ne faut point insulter à la religion, sans trop leur dire pourquoi ;

Si les professeurs croyaient un peu plus eux-mêmes à ce qu'ils enseignent ;

Si le singulier état de toutes choses en ce temps-ci ne les plaçait eux-mêmes dans la plus fausse position, et ne les empêchait de donner à leurs élèves un principe droit en fait d'histoire ou de religion ;

S'ils avaient pour but de former d'honnêtes gens et non d'obtenir une décoration ou un grade de chef de bataillon dans la garde nationale ;

Si l'on donnait moins d'importance à des sciences vaines, incomplètes, et tout-à-fait inutiles pour la conduite de l'homme et de la société ;

Si le doute qui n'apprend rien, qui ne sait rien, qui n'est bon à rien, n'occupait point en personne toutes les chaires ;

Si les maisons étaient dirigées par des personnes assez graves pour ne point céder, dans

un moment de folie et de désordre, à des petitesses comme celle de substituer, par exemple, le tambour à la cloche, en souvenir de je ne sais quel régime soldatesque qu'elles sont loin de goûter ;

Si la discussion n'était point permise et encouragée sur des dogmes inviolables et des matières religieuses qu'on feint de vouloir faire respecter ;

Si les systèmes les plus effrontés d'athéisme et de matérialisme n'avaient point cours dans les écoles de philosophie ;

Si, par suite d'une révolution politique qui ne change rien à d'éternelles vérités, on n'avait point changé de doctrines, fait disparaitre tous les excellents livres de l'enseignement, et si par conséquent les professeurs n'avaient semblé dire à leurs élèves : *Nous vous avons menti jusqu'à présent*, ou *Dès ce moment nous allons mentir ;*

Si les professeurs n'empruntaient pas le matin une gravité de commande qui disparaît le soir au spectacle ou au bal ;

Si les élèves ne savaient pas parfaitement ce qui se passe dans l'intérieur des *ménages* de leurs maîtres, etc., etc., etc.

Les Pensions.



Imaginez des gens qui font une spéculation, des marchands, des entrepreneurs qui prennent un établissement quelconque, une ménagerie, par exemple, un haras, une école vétérinaire, et qui l'enferment de grilles et de portes parce qu'ils répondent de leurs sujets; qui les soignent pour mériter de la confiance, qui

les surveillent de peur qu'on ne les retire par suite de quelque accident, qui ne voient en eux que leur intérêt, qui les classent exactement selon les divers prix qu'ils en retirent, qui ne leur donneraient pas une drogue ou un picotin de plus que ne le porte leur marché, qui leur mesurent et leur rognent sans cesse le manger, le couvert et le boire, qui font des punitions et de la diète un moyen d'économie, qui n'en soignent dans le nombre que cinq à six des plus heureusement doués, et qui n'enseignent quelques tours, quelques manœuvres savantes à ces sujets brillants que pour attirer du renom à la maison.... Seulement au lieu de bêtes ce sont des enfants.

On a vu un maître de pension qui prônait son savoir-faire, et qui se vantait d'avoir fait dîner soixante élèves, *un jour de fête*, avec un seul dindon.

Il appelait cela *contenter tout le monde*.

Aussi, pensions marâtres, jardins froids et stériles, perdus en des rues infectes, vous glacez l'âme de vos tristes élèves, vous ne leur laissez ni regrets, ni respect, ni souvenirs; ils vous revoient sans vous saluer, et ce n'est pas là cette maison paternelle où mon cœur revole si souvent, dont j'ai peuplé la campagne des plus

riantes imaginations et des plus purs sentiments de ma jeunesse, et dont j'irai quelque jour baiser le seuil en pèlerinage!



Le Pion.



C'est le nom du maître d'études ; mais il faut se servir du nom consacré, sous peine de n'être pas compris.

Nous ne faisons qu'un chapitre là où il faudrait un volume : la question du *pion* se rattache à bien d'autres.

Le *pion* sort de cette innombrable foule qui étudie aujourd'hui sans fortune, et qui quitte les classes sans état, sans avenir, sans pouvoir embrasser une profession libérale, sans rien savoir d'un métier mécanique.

Or il n'est pas de cheval de fiacre, de septième clerc d'avoué, de mousse à bord d'un navire, de vieille femme galante, de dernier commis de commerce, d'apprenti d'usine, de forçat dans son bagne, de chien à l'attache, de malade sur son lit de misère, de voyageur livré à des sauvages, de moineau pris par des enfants qui ne soit plus heureux qu'un *pion*.

Le *pion* gagne un morceau de pain tous les jours et quatre cents francs tous les ans.... et il n'a pas d'autre perspective.

Supposez-le ambitieux : il accuse la société, il est agité, remuant, par conséquent nuisible; il laisse croître ses cheveux et porte un chapeau à larges bords, il proteste enfin.

On a remarqué, pendant la révolution, que les jacobins les plus enragés, les clubistes les plus forcenés et les plus ridicules appartenaient à cette classe d'instituteurs laïques attachés aux colléges, qui, dans leurs idées classiques, voyaient le *forum* de Rome à l'assemblée de leur section, et se sont crus des orateurs chargés des destinées de la république parce qu'ils n'étaient que des brouillons bouffis d'orgueil et impatients de sortir de leur état.

On pourrait remarquer quelque chose de pareil aujourd'hui.

Voilà par où le pion, quant à lui, touche aux misères du temps.

Quant à l'élève, il ne lui est d'aucun avantage d'être confié à des individus, souvent aussi jeunes que lui, qui ne sont près de lui qu'en passant, qui sont occupés d'autres plans, et qui ne peuvent prendre aucun goût à leur état parce qu'ils ont toujours en vue d'en changer.

Il ne lui est rien moins que profitable aussi de vivre familièrement avec ces jeunes gens plus avancés, plus corrompus, plus occupés d'idées étrangères, souvent dangereuses, qu'ils laissent plus ou moins percer; de recevoir leurs confidences politiques ou littéraires, de lire leurs livres et leurs brochures, et d'apprendre prématurément du *pion* tout ce que celui-ci a appris dans la vie qu'il a déjà menée au dehors.

Je dis vivre familièrement, parce que c'est le rapport le moins mauvais qui puisse s'établir entre eux.

Car le *pion* est plutôt le domestique de l'élève qu'un de ses maîtres, il n'a pas même la satisfaction de contribuer à son instruction, il n'a qu'à le surveiller et à le conduire. Le maître

renverrait bien plutôt le *pion* qui lui coûte de l'argent que l'élève qui lui en rapporte, il ne se fait aucun scrupule dans un débat de donner gain de cause à l'élève ; ceci a pour effet d'ôter toute autorité au *pion* et d'alléger l'élève, à son grand dommage, de sa surveillance. Mais surtout la condition du *pion* pressé entre ces deux pouvoirs, attaqué par l'élève s'il fait son devoir, repris par le maître s'il ne le fait pas, et dépendant de l'un et de l'autre pour un morceau de pain, est une des choses les plus misérables de ce monde.

Cette condition déplorable se montre avec évidence dans des rapports étranges : le *pion* malgré lui traite l'élève avec une certaine déférence ; l'élève l'appelle *M'sieu*, mais d'un ton insultant qui trahit bien le cas qu'il en fait.

Que les parents méditent les conséquences de ces relations, et à quelles espèces d'autorités ils confient leurs enfants.

Il faut dire aussi que la mise même du *pion* n'est propre qu'à lui enlever toute considération et tout respect. A le voir marcher le long des rangs des élèves, on dirait quelque mendiant qui s'en est approché pour en tirer des aumônes ; il fait tache encore parmi le désordre et les

ruines des vestes de classe. Il n'est pas d'élève en haillons, en casquette fripée, les genoux et les coudes à jour, dont toute la défroque ne vaille mieux que la sienne.

Ce malheureux porte un chapeau où la graisse obstinée perce l'encre dont il le repeint tous les jours, une redingote brossée, lustrée et qu'on dirait brodée sur les coutures. Je n'ai jamais osé regarder ses bottes.

Il est toujours cravaté et boutonné hermétiquement et de façon à donner des soupçons qui fendent l'âme.

J'en ai vu qui portaient des pantalons de nankin vers la mi-décembre.

Quelquefois le pion est un ancien militaire qui a une petite retraite ou même qui n'a pas de retraite, qui se voit forcé, sans études, d'étouffer dans cette atmosphère de latin et de grec, de faire réciter des lignes barbares où l'on glisse mille injures, et qui, pour manger, continue ce métier faute d'autre sans espoir d'en sortir; dans ce dernier cas, hélas! *honneur au courage malheureux!*

L'Étude.



Tout cela n'est pas bien gai, et l'on s'attendait sans doute à trouver ce petit livre tout plein de choses bouffonnes. Mais comment rire en un pareil sujet!

Il y a des physiologies médicales qui ont eu des effets funestes; en y voyant décrire les organes du corps humain, et à combien de maux

ils sont exposés, l'imagination des lecteurs s'est frappée et ils sont tout-à-coup tombés malades de maladies auxquelles ils ne songeaient point. Le ciel me préserve de révéler à d'innocents enfants des expédients coupables que leur malice d'ailleurs ne trouve que trop toute seule.

Et qui ne connaît ces traditions classiques qui passent de génération en génération? à quel visage barbouillé d'encre apprendrais-je à lier patiemment trois, quatre et cinq plumes en manière de flûte de Pan, pour écrire plus vite un *pensum* qui serait incontestablement fini dans la moitié du temps qu'on passe à ajuster ces plumes?

Je parlais de la patience de l'écolier. Il y avait autrefois parmi nous une mode qui nous était venue avec celle des visières de casquette démesurées; chacun rabattait sa visière sur ses yeux et, le maître ne pouvant plus voir de sa chaire à quoi l'on s'occupait, on lisait paisiblement des livres d'agrément au lieu de faire les devoirs : mais comme il fallait surveiller le maître pour plus de sûreté, et s'assurer qu'il ne bougeait pas de sa place, on avait imaginé de percer la grande visière d'un petit trou par où glissait le regard de l'élève, qui, tout en

ayant l'air d'étudier profondément, lorgnait le professeur dans sa chaire.



Les plus habiles taillaient cette ouverture en carré, et il y en eut qui, par raffinement, y adaptèrent un morceau de verre pour compléter la décoration de cette petite fenêtre.

On rencontre toujours dans les colléges quelques individus singuliers, où n'y en a-t-il pas? Rien n'est plus commun que l'extraordinaire : — des gens distingués par telle ou telle faculté, tel ou tel défaut, des élèves forts ou adroits, importants enfin à quelque autre titre. Il y en a dans les promenades qui épluchent une grenouille d'un coup de pouce et la croquent d'un coup de dent; il y en a qui avalent une bille

comme un pruneau, et qui sont fort estimés; il y en a qui peuvent se retourner les paupières d'une façon hideuse; il y en a qui contrefont toutes les signatures, et qui réunissent je ne sais combien de chances pour être pendus; il y en a qui imitent le cri d'un animal avec des dispositions incroyables; il y en a qui font la roue et qui marchent sur les mains plus volontiers que sur les pieds; il y en a enfin qui louchent ou qui boitent, et c'est le motif d'un surnom distinctif à la mode romaine. J'en connaissais un qui avait l'étrange propriété, grâce à la séparation imperceptible de deux incisives de la mâchoire supérieure, de lancer de l'eau à vingt pas, sans bruit, sans grimace, en filet mince et dru, comme la seringue la plus en haleine. Un jour de composition, ayant fini très-vite, il n'avait plus rien à faire : c'est une crise terrible pour l'écolier et le moment des attentats sans excuse et sans nom. Il avait de l'eau dans son pupitre, il en remplit sa bouche et promène un regard distrait sur les tables. Il avise à l'autre bout de la classe un malheureux penché sur son papier, la main sur son dictionnaire, qui s'épuisait sur sa composition; il serre les dents, pousse l'eau, le jet part : la

copie était inondée; l'autre, foudroyé, sans souffle, sans voix, se redresse et lance à son voisin un effroyable soufflet qui fait tout frémir, et voilà deux enfants qui se prennent aux cheveux et qui s'assassinent sans vouloir s'expliquer. Le maître ne put jamais pénétrer cette iniquité et les mit tous deux à genoux, et cependant le coupable, les sourcils froncés, l'air affairé, faisait mine de tailler sa plume!



Ah! s'il lit jamais ceci, que ce remords le poursuive, et que ces lignes lui représentent le vi-

sage enflammé de ces deux innocents injustement punis, injustement battus, et qui peut-être, faits pour s'aimer, se vouèrent ce jour-là une haine mortelle!

La saison du printemps, outre les influences malignes qu'elle verse sur tous les êtres organisés, outre les hannetons, les cerises et leurs noyaux dont elle gratifie en particulier l'écolier, lui ramène les nichées et le goût des oiseaux.

Mais si l'écolier est si redoutable à ces tendres bêtes, en vérité elles le lui rendent bien.

Que de *pensums*, de coups de pied et de tiraillements d'oreilles elles lui ont valus!

L'oiseau, quel qu'il soit, est un témoin vivant qu'il n'y a pas moyen de faire taire.

Et comment peindre les épreintes et les sueurs froides du geôlier d'un moineau quand, au milieu de la classe et dans un profond silence, un

Cuic!

bien articulé et bien perçant sort tout à coup d'un pupitre?

Le maître dresse l'oreille et s'informe, un second

Cuic!

le met hors de doute. L'élève tremble et

voudrait être à cent pieds sous terre, et se sent



des désirs furieux d'étouffer les cris et l'accusateur.

Le maître quitte sa place, et alors commence une véritable chasse, une battue des pupitres jusqu'à ce que de nouveaux *cuics* le guident au gîte, que le prisonnier soit délivré et le tyran puni.

A propos de pupitres, je n'irai pas plus loin, industrieux et patient enfant, sans te consacrer quelques lignes, et sans faire tous mes efforts pour te rendre la gloire qui t'est si bien due, et que tu mérites cent fois mieux que tant d'industriels, d'entrepreneurs, de marchands de pois à cautères, de poètes, d'assassins, d'avocats, de cabotins, de députés, de tailleurs, de fripons et de sots qui t'en dépouillent aujourd'hui!

Il avait la passion de la cuisine, ce jeune enthousiaste.



A force de soins, il avait ramassé dans son

pupitre un briquet, des allumettes, un trépied, un poêlon.

Dieu pourvoyait aux provisions ; et tandis qu'on récitait Cicéron ou qu'on expliquait Sénèque, il suait, soufflait, taillait, trempait, salait, retournait, tâtait, ouvrant et fermant son pupitre, plus affairé qu'un alchimiste ou qu'un chef de cuisine chez Borel.

Tout à coup une agréable odeur de beurre roussi se répandait dans la classe, un filet de fumée grasse et nauséabonde glissait par les fentes du pupitre, et il fallait encore, à force de papier et de calfeutrages, dissimuler les heureux effets de ce chef-d'œuvre inconnu.

Le maître souvent découvrait les mystères de cette gargote incompréhensible et ravageait d'un coup ces longs produits de la patience et du génie, plus barbare cent fois que ce guichetier stupide qui écrasa l'araignée de Pélisson !

Il fallait voir alors de quel courage, de quel front rayonnant de noble audace et de foi, l'intrépide artisan se mettait à genoux, ayant l'air de dire comme Galilée :

— *E pur si muove!*

Quelquefois aussi l'entreprise arrivait à bien et les voisins du marmiton obtenaient la faveur

de partager avec lui quelque ragoût de fromage et d'œufs pourris et brûlés, qu'on trouvait plus délicieux qu'aucun mets de la table des rois.



O écoliers ! que vous rendrai-je pour les plaisirs et les moments de douce et plaisante humeur que j'ai goûtés à vous observer dans ma vie ? Vous êtes, à vrai dire, des microcosmes et les psycologues ont grand tort de vous négliger. Vous avez en germe tous les vices, toutes les passions, tous les travers, tous les ridicules de l'homme, et vous les laissez voir et

saisir dans leur naïve nudité. Telle une eau plus près de sa source est plus transparente, plus pure et se laisse pénétrer jusqu'au fond.



Pour servir de Préface.



hysiologie!... C'est un mot bien long. Je ne m'attendais guère à écrire sous ce titre, et je suis sûr que ces pauvres enfants ne se doutaient pas non plus.... Physiologie soit, vous l'appellerez comme il vous plaira.

Il est vrai que l'usage de ces mots composés est ambitieux et plein de périls. Pourquoi pas *Physiographie*, par exemple, ou *Monographie*, etc., etc.? Tous ces néologismes savants signifient également tant de choses : à la vérité, ils ont aussi l'avantage de ne rien signifier du tout. Mais je parle grec à la plupart de mes lecteurs.

Pourtant je n'aurais pas voulu noircir tant de feuillets à propos de telle matière sans donner un bon avis, une leçon utile.

Eh bien! ce livre lui-même, oui, ce livre entier, servira de long et déplorable exemple.

Écoutez donc, enfants, et méditez! Si vous ne vous persuadez des vérités que j'essaie de faire sentir, si vous n'écoutez de bonne heure la voix de vos maîtres et de la raison, si vous ne lisez assez tôt de vieux et excellents livres, si vous oubliez Dieu, si vous usurpez violemment votre liberté et si l'on vous livre à vous-mêmes, si vous ne vous mettez dans l'esprit que romans et fadaises, si vous ne consultez sur le choix d'un état que les illusions de la jeunesse et de la vanité ; bientôt sans état, sans direction, sans ressources, sans études et sans le loisir d'en faire, abusant de votre

temps, de votre plume et des dons que Dieu vous a faits, vous serez obligés un jour.... d'écrire de petits livres comme celui-ci.



TABLE.

FIN.

En vente chez AUBERT et Cie, place de la Bourse.

La MORALE EN IMAGES, jolie publication pour enfants, paraissant par livraisons composées chacune d'une jolie lithographie, de dessins sur bois et de 8 pages de texte. — Auteurs des dessins, MM. ADOLPHE, CHARLET, JULES DAVID, DÉVÉRIA, FRANCIS, GRENIER, JULIEN, JANET, LÉON NOEL, ROQUEPLAN et autres; texte par MM. ALHOY, AUVIAL, FOURNIER, L'ABBÉ DE SAVIGNY, MICHELAN, LÉON GUÉRIN, MADAME FOA et autres, sous la direction de M. CH. PHILIPON.

Prix de la livraison, 25 cent. pour Paris, 30 cent. pour les départements, 50 cent. en couleur.

40 livraisons formeront l'ouvrage complet et composeront un magnifique volume qui sera terminé fin septembre.

Le PANTHÉON DE LA JEUNESSE, ouvrage du même genre, mais dont le texte est double. Prix de la livraison, 50 c.

Ouvrages Comiques.

Les FOLIES CARICATURALES, deux charmants albums comiques et excessivement baroques. Prix de chacun, 6 fr.

L'ALBUM CHAOS, caricatures de tout le monde; ce recueil de dessins à la plume en contient des milliers; ils sont dus au talent de MM. Daumier, Forest, Grandville et autres. Prix de l'album, 6 fr.

M. JABOT, M. CRÉPIN, M. VIEUX-BOIS, M. JOBART, M. LAJAUNISSE, M. VERT-PRÉ, DEUX DEMOISELLES A MARIER, UN GÉNIE INCOMPRIS, M. LAMELASSE; tels sont les titres de 9 albums composés chacun d'une histoire plaisante racontée par des dessins. Prix de chaque album, 6 fr.

Albums de poche.

Le MIROIR DU BUREAUCRATE, le MIROIR DU CALICOT, le MIROIR DU COLLÉGIEN, par les auteurs des FOLIES CARICATURALES. Prix de chaque album de poche, 50 cent.

Choix immense d'albums et livres pour étrennes, pour cadeaux, pour soirée et pour la campagne, albums de caricatures, dessins d'art, dessins d'études, matériaux pour les fabricants d'étoffes, etc., etc., etc.

caricatures, les 99 centièmes de ce qui paraît en ce genre sont imprimés par elle; c'est dire qu'elle seule possède un assortissement bien complet des dessins comiques destinés à l'amusement.

Estampes, — Albums, — Livres illustrés, — Caricatures, — Recueils pour jeter sur les tables de salon, — Modèles de dessins, — Ornements, — Motifs pour les dessinateurs de fabrique, etc., etc., etc.

ALBUMS DE POCHE. Sous le titre de *Miroir du Bureaucrate*, — *Miroir du Collégien*, — *Miroir du Calicot*, — *Miroir du Pique-Assiette*, etc., format des Physiologies et du prix infiniment modique de 50 cent.

Folies caricaturales, fort piquant album de salon, paraissant par livraisons remplies d'une myriade de folies grotesques. Prix de la livraison, 50 cent.

L'Album chaos, ouvrage du même genre, dessiné à la plume et pouvant servir de modèle de croquis. La livraison, 50 cent.

Histoires plaisantes de MM. *Jabot*, — *Crépin*, — *Vieux-Bois*, — *Lajaunisse*, — *Lamchasse*, — *Vert-Pré*, — *Jobard*, — *Des deux vieilles Filles à marier*, — *et d'un Génie incompris*. — Prix de chaque album, 6 fr.

Choix immense d'ouvrages de tous genres pour Cadeaux d'étrennes, — Souvenirs de voyage, — Livres a gravures, etc., etc.

Publications pour Enfants.

La Morale en images, texte par MM. *l'abbé de Savigny*, — *Léon Guérin*, — *O. Fournier*, — *A. Auvial*, — *Michelant* et *madame Eugénie Foa*; —Dessins de MM. *Alophe*, — *Beaume*, — *Charlet*, — *Jules David*, — *Deveria*, — *Francis*, — *Johannot*, — *Janet-Lange*, — *Louis Lassalle*, — *Léon Noel*, — *C. Roqueplan*, — *E. Wattier*, et autres, publié sous la direction de M. *Ch. Philipon*. Livraisons de 25 cent., 40 livraisons forment un volume dont le prix sera porté à 12 fr. aussitôt qu'il sera complet.

Le Panthéon de la jeunesse, histoire des Enfants célèbres, 50 cent. la livraison. — Les Soirées d'automne, nouvelle morale en actions. 25 cent. la livraison. — Le Vocabulaire des enfants, — le Livre d'images, etc., etc.

PARIS. IMPRIMÉ PAR BETHUNE ET PLON.